Ami du Clergé du 13 novembre 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Avent. — « La Pénitence » : I. 1[er] Dimanche : Pénitence : conversion, 373.
Immaculée-Conception. — I. Nature de ce privilège, 375.
Fête de la Médaille miraculeuse. — Elle oriente vers le Cœur Immaculé de Marie, 376.
Journée du Secours Catholique. — La vraie charité, 378.

AVENT

La Pénitence

I

1[er] Dimanche de l'Avent

PÉNITENCE : CONVERSION

Un personnage domine toute cette période liturgique de l'Avent. Son message retentit toujours pareil, dans les lectures de la Messe et de l'Office. Surtout au fur et à mesure que nous approchons de la fête de Noël. Ce personnage, c'est S. Jean-Baptiste, le Précurseur, et son message celui de la pénitence : « La parole de Dieu se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert : et il parcourut toute la région du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés... » (Luc, III, 1-4).

Faut-il s'étonner de cette prédication de la pénitence en préparation aux fêtes de Noël, Ceux-là n'en seront pas surpris qui savent que les fêtes liturgiques ne sont pas simple commémoration du passé, mais surtout reviviscence du mystère du Christ dans ses membres. Noël, c'est un nouvel avènement de Jésus dans les âmes, qui exige qu'on y prépare sa voie obligatoire qui est la pénitence.

Nous examinerons donc, au cours de cet Avent, cette pénitence sous ses différ nts aspects : conversion, sacrement, réparation, progrès.

Aujourd'hui : la pénitence : conversion du cœur ou contrition.

I. — *Nature de la pénitence*

La pénitence, condition de l'avènement du Christ dans nos âmes, suppose beaucoup de choses dont les chrétiens ne font pas assez le partage ou du moins la hiérarchie. Pour les uns elle est synonyme de mortifications extraordinaires, et par conséquent impraticable pour le plus grand nombre ; pour d'autres, elle signifie d'abord la confession ; pour quelques-uns elle dit surtout le changement de vie, conversion du cœur, contrition de ses péchés, si bien que faire pénitence et se convertir expriment la même réalité. Et voilà bien le sens premier à attribuer à ce mot de pénitence. Il désigne d'abord une vertu chrétienne : elle porte le pécheur à détester le péché parce qu'il est une offense à Dieu, et à prendre la résolution de le réparer et de l'éviter à l'avenir. Les mortifications, qui effraient, entrent bien dans l'idée de la pénitence. Mais ce qui leur est primordial et essentiel, c'est ce sentiment intérieur, cette haine du péché qu'on appelle plus communément la contrition.

Ainsi comprise, la pénitence est vraiment la conversion du cœur. Jusqu'alors par l'attachement au péché et ses chutes répétées dans le péché, l'homme tournait le dos, en quelque sorte, à Dieu et au ciel, et tendait habituellement vers les créatures. Par la pénitence intérieure ou la contrition, il se convertit, c.-à-d. il « se retourne » vers Dieu, son Souverain Bien, comme l'enfant prodigue qui revient vers son père après avoir goûté à ses péchés et à leurs misères.

Evidemment, ne serait-ce que pour se traduire en acte, pour réparer et persévérer, cette conversion exige des renoncements, des sacrifices, des mortifications. Mais ce sera comme une suite, une conséquence, un effet de la contrition. La pénitence intérieure est l'essentiel de la prédication de S. Jean-Baptiste pour nous comme pour ses contemporains, parce que c'est la source de tout le reste et que le reste ne vaut lui-même que parce qu'il découle de ce sentiment de contrition. Entendre, pratiquer le message liturgique de l'Avent, c'est donc établir dans nos cœurs avant tout cette contrition. Il nous faut réfléchir, en ce nouveau temps de salut, qui nous est donné après l'avoir vécu déjà peut-être tant de fois sans en profiter. Ne fermons ni nos oreilles ni nos cœurs.

Peut-être la lassitude de longues années de péché ou les désillusions qu'ont apportées les enchantements de ce monde nous préparent-elles à cette pénitence intérieure ? Combien sont revenus vers Dieu, à commencer par le prodigue de la parabole, justement parce qu'ils étaient dégoûtés des plaisirs et qu'ils avaient le sentiment qu'ils seraient plus heureux près de Dieu. S'il en est ainsi, c'est une grâce qui nous facilite notre conversion ; le fruit est mûr, il n'y a plus qu'à le cueillir.

Si nous subissons encore, au contraire, le charme et la fascination du mal, réfléchissons en ce temps de grâce : « *proprior est nostra salus quam cum credidimus* ». A la lumière de la foi et même de notre raison, comprenons que le péché est le mal, en définitive le seul mal, puisqu'il offense Dieu, le Souverain Seigneur et la bonté suprême, qu'il nous sépare de lui, qu'il nous abandonne à nos misères et à ses châtiments. A cette vue, sous l'influence de la grâce de Dieu, qu'il faut implorer par la prière, doit naître dans nos cœurs cette haine, ce regret du péché que constitue la contrition.

Et quand nous pourrons dire que nous avons la haine de l'iniquité, *iniquitatem odio*

habui, alors nous aurons fait le premier pas et le pas décisif de la vraie pénitence. Nous verrons, par la suite, que N.-S. demandera de nous un signe sacré de cette pénitence du cœur, comme Jean-Baptiste exigeait un baptême de pénitence. Mais déjà notre conversion sera chose faite, nos âmes seront pardonnées, l'avènement spirituel de Jésus dans nos cœurs se sera produit. Car s'il est vrai que nous devons passer par la pénitence sacrement dans l'ordre actuel des choses, il est également vrai que cette contrition, qui inclut la volonté de le recevoir, nous aura déjà purifiés et justifiés devant Dieu.

II. — *Nécessité de la pénitence*

Ce pas il faut le faire.

Si la pénitence contrition est primordiale, elle est absolument nécessaire.

Deux voies seules mènent à Dieu : celle de l'innocence et celle de la pénitence. Bien peu nombreux sont ceux qui ont pris la voie de l'innocence : la T. S. Vierge Marie, quelques saints miraculeusement préservés du péché et de ses tentations. La voie de la pénitence est celle du grand nombre.

Aussi est-elle enseignée dans l'Evangile comme la condition absolument indispensable du salut : « Si vous ne faites pénitence vous périrez tous » (Luc, XIII, 5). Quiconque suit la voie du péché tourne le dos à Dieu, s'éloigne toujours davantage de la maison de son Père.. Comme le voyageur qui s'est égaré de chemin, il n'atteindra Dieu et ne parviendra à la Patrie, qu'à la condition de revenir sur ses pas : « Que l'impie abandonne sa voie » (Isaïe, LV, 7).

Regardez le ciel ! Aucun pécheur n'y est jamais entré qu'il n'ait expié son péché par la pénitence. Regardez l'enfer — dont on n'ose plus guère prononcer le mot devant nos contemporains — les pécheurs y sont tombés parce qu'ils n'ont pas fait pénitence... Le péché, c'est l'abîme entre Dieu et nous, et c'est un abîme pareil à celui dont parla la parabole du mauvais riche ; il nous sépare irrémédiablement de Dieu. Il n'y a que la pénitence qui puisse jeter un pont sur cet abîme et nous permettre de rejoindre Dieu.

En notre temps qui retomberait facilement, en ce que S. Augustin appelait déjà « l'hérésie de la miséricorde », on se berce facilement d'espoirs qui pourraient bien être surtout des présomptions. Les pécheurs ne sont-ils pas aussi les enfants de Dieu ? Un bon Père n'assurera-t-il pas une place dans sa maison, même pour un de ses fils moins bon que les autres ? Pour le moment ce n'est pas possible de me convertir ; plus tard ce sera plus facile ; il suffit que ce soit avant ma mort... Prenons garde de fausser le sens de pareilles paroles ou d'abuser de la miséricorde de Dieu.

Certes, Dieu est le Père des pécheurs comme des justes ; il « fait luire son soleil et répand sa pluie » sur les uns comme sur les autres. Mais cela est vrai pendant qu'ils demeurent sur la terre, qu'ils peuvent se convertir, que Dieu les en sollicite et dans l'espoir de leur retour les attend : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence » (Luc, v, 32) .Mais quand vient la mort, ce Père se trouve être aussi le Juge, et s'il trouve ses enfants dans l'état du péché, il doit à la justice de les condamner.

Plus tard ce sera plus facile. — Pourquoi plus facile plus tard ? N'aurez-vous plus à abandonner cette occasion de péché ? Peut-être en rencontrerez-vous une autre plus difficile à vaincre. Et plus tard vous pensez vaincre plus facilement telle passion à laquelle vous succombez ? Mais ne savez-vous pas que l'habitude enracine encore plus profondément nos passions ?

Il vous suffira, pensez-vous, de faire pénitence avant votre mort. Mais c'est justement la question. Vous sera-t-il donné de faire pénitence avant votre mort ? Il y a l'exemple du bon larron, je le sais. Mais il y a aussi le fait du mauvais larron. Et savez-vous si avant cet instant suprême le bon larron fut poussé par la grâce à la pénitence comme vous l'êtes, vous, en ce moment ? « Il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même ». Et ce temps de l'Avent, c'est ce jour de salut qui vous est donné.

Repassez dans votre cœur les paroles de S. Paul dans l'épître de ce 1er dimanche : « Mes frères, vous savez que c'est l'heure de nous réveiller du sommeil ; maintenant, en effet, le salut est plus proche de nous que lorsque nous avons reçu la foi. La nuit est avancée, le jour approche. Rejetons donc les œuvres de ténèbres, et *revêtons-nous des armes de lumière*. Comme en plein jour, marchons avec honnêteté, non pas dans les excès de la table et dans l'ivrognerie, non pas dans les impudicités et les dissolutions, non pas dans les querelles et dans l'envie ; mais *revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ.* »

* *

Commençons l'Avent avec cette résolution : « Je l'ai dit ; maintenant j'ai commencé une nouvelle vie ; ce changement c'est l'œuvre de la droite du Très-Haut ».

Pour cette pénitence-conversion, appuyez-vous sur la grâce de Dieu, c.-à-d. pratiquement sur la prière. Il est dur à l'homme de rompre avec le péché, d'affronter les luttes qui s'en suivront, de ne pas être effrayé de sa faiblesse... et c'est pourquoi nous remettons toujours au lendemain. Mais le mystère de Noël est mystère de si grand amour de la part de Dieu que vraiment nous ne pouvons douter qu'il fera tout pour nous apporter la force nécessaire dans le sacrifice demandé. La joie même de ce mystère nous y aidera. De toutes nos fêtes c'est la plus joyeuse et la plus humaine. N'est-ce pas le signe que le sacrifice sera compensé au centuple par la joie d'avoir rétabli Dieu chez nous, et d'avoir retrouvé la paix ?

FETE DE L'IMMACULEE CONCEPTION

I

NATURE DE CE PRIVILÈGE

Mes frères,

Tous les fidèles savent qu'en vertu du privilège de son Immaculée Conception, la T. S. Vierge a été conçue sans le péché originel. Mais bien peu ont une idée précise de ce privilège. Nous allons donc d'abord expliquer en quoi consiste le péché originel, puis nous essaierons de faire saisir la nature de la grâce en Marie.

I. — *Le péché originel. Sa nature. Son absence en Marie*

L'enseignement de l'Eglise sur le péché originel a été formulé dès les premiers siècles, à l'occasion de l'hérésie de Pélage et de celle des semi-pélagiens, puis au concile de Trente. Si lumineux qu'il soit, il comporte encore bien des obscurités : c'est normal, car nous ne connaîtrons la pleine vérité qu'au ciel. Mais cela n'est pas une raison pour en rester là : il est naturel à notre esprit de chercher à approfondir le dogme, et ce travail est proprement celui des théologiens. Or, parmi les théologiens, l'Eglise nous recommande instamment et inlassablement S. Thomas d'Aquin. Non pas, certes, qu'elle lui attribue une science infaillible : mais elle reconnaît en lui l'interprète le plus sûr de sa propre pensée.

Ouvrons donc la *Somme théologique* de ce grand Docteur (I^a-II^{ae}, q. 82 et 83). Nous y trouvons une doctrine qui a été en partie oubliée depuis la Renaissance, mais qui a le mérite d'être conforme à l'esprit de S. Augustin, très cohérente au point de vue philosophique, et en même temps capable d'expliquer parfaitement les faits que nous révèlent l'expérience psychologique et l'histoire de l'humanité.

Avec tous les théologiens, S. Thomas reconnaît que le péché originel est essentiellement une privation : il prive l'humanité de l'amitié avec Dieu, donc de la grâce habituelle, et de tous les dons gratuits qui s'y rattachaient en nos premiers parents. Par suite de ce péché, la volonté n'est plus soumise à Dieu, comme c'est son devoir ; elle est en état de rébellion et de laideur morale : Dieu ne peut plus se complaire en elle comme il le faisait quand elle lui était soumise et jouissait ainsi de la participation à la vie divine.

Cela, dit S. Thomas, est l'élément *formel* du péché originel.

Mais ce n'est pas tout, précise-t-il : il y a un élément pour ainsi dire *matériel* dans ce péché. Qu'est-ce à dire ? — Cela veut dire que le péché originel n'a pas seulement soustrait notre volonté à Dieu et éliminé la grâce divine : il a introduit un désordre même dans nos facultés naturelles. Et, pour S. Thomas, c'est ce désordre proprement dit qui constitue la perte de la justice originelle.

Sans doute, on peut dire avec les théologiens modernes, dans un sens large, que la justice originelle consistait dans l'amitié avec Dieu, dans la grâce habituelle. Mais la doctrine de S. Thomas est plus précise. Pour lui, la grâce habituelle est exactement la *cause* qui *produit* la justice originelle, et celle-ci est la rectitude parfaite de notre nature.

Si bien que par suite du péché d'Adam, notre organisme, même naturel, ne jouit plus de l'ordre que Dieu avait donné à nos premiers parents. La *sensibilité* n'est plus soumise à la volonté, mais elle se précipite sur tous les biens qui sont à sa portée : plaisirs des yeux, de la table, de la chair, etc... Elle veut jouir sans frein, à chaque occasion ; et quand l'occasion ne se présente pas, il y a en elle un feu latent, un foyer de concupiscence, comme on dit, qui ne demande qu'à faire éruption et transformer en volcan les dehors les plus paisibles.

La *volonté*, de son côté, volonté de puissance, volonté d'autonomie et d'orgueil, ne veut pas rester à sa place. Semblable à un cheval rétif qui piaffe d'impatience et veut toujours sortir du rang, elle n'est jamais contente de son sort : elle voudrait plus d'activité, plus d'honneur, plus de compliments, plus de richesses, et cela au détriment du prochain et de Dieu même.

La *raison*, elle aussi, est désaxée. Elle a une peine infinie à connaître la vérité. Elle se précipite sur la moindre lueur qui la charme, et néglige les autres aspects plus importants.. Elle se laisse séduire par les sophismes. Et, sous l'effet de la passion, elle arrive à croire vrai ce qui est faux, et faux ce qui est vrai.

Et si encore ce désordre était superficiel ! Mais non ! S. Thomas enseigne qu'il fait partie de notre nature viciée ; nous naissons avec lui et nous mourons avec lui. Le baptême efface bien la culpabilité de ce bouleversement, mais il ne le supprime pas : les plus grands saints en subissent les conséquences jusqu'à la fin de leur vie, et la grâce actuelle les aide seulement à les atténuer de plus en plus sans les anéantir complètement.

Or, c'est de ce désordre profond que la Vierge Marie a été préservée. Chez elle la *sensibilité*, tout en étant d'une finesse exquise, ne s'arrêtait pas aux plaisirs naturels : elle s'en servait comme d'un tremplin pour s'élever à Dieu. La beauté des créatures, les douceurs des sens, les charmes de l'amitié, tout cela était pour Marie l'occasion d'admirer Dieu, de savourer Dieu, d'aimer Dieu. La création tout entière portait Marie vers Dieu avec beaucoup plus d'attraits qu'elle ne nous attire à la jouissance égoïste.

La *volonté* de la Sainte Vierge, semblable à un fleuve puissant et calme de la plaine, tendait aussi à Dieu avec autant de force que de paix, sans le moindre soubresaut, sans la moindre tiédeur, mais au contraire avec une intensité d'amour, une générosité d'oblation qui n'ont cessé d'augmenter jusqu'à sa mort.

Et quelles lumières dans son *intelligence* ! Quelles lumières sur Dieu, sur la Providence, sur l'éternité, sur le mystère de notre salut ! Chez elle, point de distractions dans les prières, mais une contemplation savoureuse ; point de questions futiles et troublantes, mais la seule recherche de Dieu dans l'accomplissement des devoirs d'état.

C'est pourquoi, parmi toutes les créatures humaines issues d'Adam, il est impossible d'en trouver une seule qui soit aussi pure, aussi lumineuse, aussi équilibrée que la Vierge Marie.

II. — *Nature de la grâce en Marie*

La justice originelle, dont nous venons de tracer le tableau d'après S. Thomas, était liée en nos premiers parents à la vie divine participée, ou grâce habituelle. Elle le fut aussi en Marie. Chez elle aussi, le bel ordre de sa nature humaine était la conséquence de la plénitude de la grâce.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela signifie que cette harmonie merveilleuse des facultés de la Sainte Vierge, harmonie qui nous enchante et nous attire puissamment, était bien peu de chose en comparaison de sa vie divine.

En effet, la simple rectitude des facultés naturelles est un bien d'ordre créé ; elle est un trésor limité. Mais la participation à la vie divine nous introduit dans un monde tout nouveau, infiniment supérieur à tout ce que nous pouvons imaginer.

Dieu est le mystère radicalement inaccessible à toute intelligence créée, si puissante soit-elle. Nous savons bien que Dieu est la Vérité même, la Bonté même, la Beauté même, et qu'il a dans sa simplicité ineffable une infinité d'autres attributs infinis. Mais quant à avoir une idée claire d'un tel abîme de perfections, cela est absolument impossible. A plus forte raison toute créature est-elle incapable d'entrer par ses seules forces dans le mystère de Dieu, de le voir face à face, de participer à sa vie divine. Cela dépasse les possibilités de tout être créé quel qu'il soit, fût-il l'ange le plus parfait. Car ne vous imaginez pas que les anges voient Dieu par leurs forces naturelles, sous prétexte qu'ils sont de purs esprits et que Dieu est aussi un pur esprit. Cela ne supprime nullement l'abîme qui les sépare de lui. Un ange le plus sublime qui soit, un S. Michel par exemple, s'il n'avait que ses propres forces, pourtant formidables, serait aussi incapable d'atteindre Dieu que que nous sommes dans l'impossibilité de capter une émission de la radio avec nos oreilles : Dieu est d'un autre ordre que le créé. Le créé est à base de néant, et Dieu est l'Etre même.

Or, la grâce a précisément pour rôle de combler l'abîme qui sépare le Créateur de la créature; elle est une surélévation mystérieuse de notre nature qui nous fait pénétrer au sein même de la Trinité, ici-bas dans la foi, et au ciel dans la vision. Elle nous fait participer aux lumières infinies du Verbe, et ainsi nous connaissons Dieu comme il se connaît, quoique d'une manière restreinte ; elle nous fait participer à l'amour infini du Saint-Esprit, et ainsi nous aimons Dieu comme il s'aime, quoique selon nos capacités individuelles. En un mot, par la grâce, nous devenons des dieux par participation.

Et la T. S. Vierge a été comblée de cette grâce dès l'instant de son Immaculée Conception, et c'est la surabondance de cette vie divine qui a causé en elle la belle harmonie de sa nature. Elle en fut comblée à tel point que les théologiens ne savent comment l'exprimer. Certains assurent que dès cet instant, la Vierge était, à elle seule, plus aimable à Dieu que tous les anges et les saints réunis; et ils donnent comme raison qu'elle était aimée et favorisée comme la future Mère du Verbe incarné, privilège qui la mettait à part dans l'ordre de la prédestination.

Quoi qu'il en soit, il est sûr que Marie a reçu, le jour de son Immaculée Conception, une quantité prodigieuse de bienfaits, tant de l'ordre humain que de l'ordre strictement surnaturel. Et cela est bien de nature à exciter en nous une admiration et un amour sans cesse grandissants.

* *

Mais ne nous bornons pas à ces sentiments : passons à la pratique. Puisque la Ste Vierge est un prodige de grâce et de perfection, prenons-la constamment comme modèle. En toutes nos actions, en toutes nos tentations, demandons-lui comment elle aurait agi à notre place, et aussitôt elle nous éclairera, elle nous aidera à la voir d'esprit et de cœur à nos côtés, et à l'imiter autant que nous le pourrons.

FETE DE LA MEDAILLE MIRACULEUSE
(27 novembre)

ELLE ORIENTE VERS LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

Mes frères,

La manifestation de la Médaille miraculeuse à Ste Catherine Labouré, rue du Bac, à Paris, le 27 novembre 1830, a grandement servi la cause du dogme de l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge. Les nombreuses guérisons et conversions opérées par cette médaille, et qui lui valurent ce nom de « miraculeuse », sa diffusion extraordinaire en France et dans le monde : plus de 2.000.000 en moins de quatre ans, la divulgation, quelques années plus tard, de son origine surnaturelle et l'institution des Congrégations d'enfants de Marie familiarisèrent les fidèles avec l'invocation inscrite autour de la Vierge aux rayons : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ».

Il ne faut pas, pourtant, réduire à ces seules limites l'étendue du message de la rue du

Bac. Il a apporté sa contribution à bien d'autres aspects de la doctrine et de la piété mariales : la médiation de la T. S. Vierge, sa royauté sur le monde, la dévotion à son Cœur immaculé. Tout le courant d'études et de piété qui a fait du XIX^e^ siècle le siècle de Marie, a reçu de cette manifestation une impulsion et un élan extraordinaires

Aujourd'hui l'Eglise oriente de plus en plus notre dévotion à Marie vers son Cœur immaculé : consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie, en 1942, institution de sa fête au jour octave de l'Assomption, en 1945, Pour entrer dans ce mouvement donné à notre piété par l'Eglise elle-même, il convient d'indiquer la place et le rôle de la Médaille miraculeuse dans cette dévotion au Cœur immaculé de Marie. Pour cela, prêtons quelques minutes d'attention à *sa manifestation* puis à *son rayonnement.*

I. — *Sa manifestation*

Plus d'un aspect de cette manifestation de la Médaille miraculeuse nous ferait voir une invitation du ciel à la dévotion au Cœur immaculé de Marie [1]. Tenons-nous-en à ce qui frappe immédiatement : c'est déjà assez parlant. Cette manifestation s'est déroulée en trois phases successives.

D'abord l'apparition de la Vierge au globe : la Sainte Vierge debout, tenant dans ses mains levées à la hauteur de la poitrine une boule d'or surmontée d'une petite croix. Les pèlerins de la chapelle de la rue du Bac ont, dans les yeux, l'image de la magnifique statue qui se dresse sur l'autel latéral, côté de l'épître.

Puis l'apparition de la Vierge aux rayons : le globe avait disparu et des mains maintenant abaissées jaillissaient des rayons. Image connue de tous. C'est celle de la Médaille miraculeuse : car à ce moment il se forma un tableau autour de l'apparition avec ces paroles écrites en lettres d'or : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Enfin l'apparition de la Vierge au Cœur transpercé ou, mieux, des Cœurs de Jésus et de Marie. Le tableau parut à la voyante se retourner. Et sur son revers se dessinait au centre le monogramme de Marie surmonté d'une croix avec, au-dessous, les deux Cœurs de Jésus et de Marie, le Cœur de Jésus entouré d'une couronne d'épines et le Cœur de Marie transpercé d'un glaive.

Prise dans son entier, la manifestation de la Médaille miraculeuse, en fait mieux saisir toute sa portée. Elle n'est pas seulement une révélation de l'Immaculée Conception ; elle nous invite à honorer Marie sous le symbole de son cœur. Tenons-nous-en aux deux dernières phases de l'apparition. La Sainte Vierge ne se contente pas de se montrer avec l'inscription : « O Marie, conçue sans péché... » ; elle nous découvre son cœur transpercé d'un glaive, à côté de celui de Jésus entouré d'épines.

S'arrêter à regarder et invoquer la Vierge conçue sans péché, c'est demeurer dans sa contemplation sans suivre le mouvement de la Sainte Vierge, qui présente l'autre face de la médaille. En nous montrant son cœur, après être apparue dans sa gloire d'Immaculée, la Sainte Vierge manifeste son désir que nous l'honorions sous le symbole de ce Cœur. Elle devait le dire plus clairement à Fatima ; mais c'est déjà le message pratique de la rue du Bac.

Ainsi semble bien l'avoir compris Ste Catherine Labouré — et aussi son directeur M. Aladel — qui écrit dans ses notes de retraite :

> « O Cœur immaculé de Marie, sollicitez pour moi la foi et l'amour qui vous attacha au pied de la croix de Jésus-Christ » (mai 1839).

Et encore, en mai 1843, après la dernière Conférence sur le *Cœur Immaculé de Marie* du mois de Marie :

> « Il faut entrer dans ce sanctuaire et n'en plus sortir. C'est dans ce sanctuaire qu'il faut puiser toutes les grâces ; dans ce miroir qu'il faut examiner toutes ses taches pour s'en purifier ; c'est dans ce sanctuaire que nous trouverons l'humilité, la douceur, la patience, la cordialité et la charité et ainsi des autres vertus. »

II. — *Son rayonnement*

Ainsi le comprirent aussi beaucoup de fervents de la Médaille miraculeuse. Parmi les mouvements de piété qu'a suscités sa diffusion plusieurs, et non des moindres, furent des mouvements de dévotion au Cœur immaculé de Marie.

Le plus connu est celui de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. En 1836, six ans après l'apparition, M. Desgenettes, sur une inspiration céleste, consacre sa paroisse, entièrement indifférente, au Très saint et immaculé Cœur de Marie, établit les statuts d'une Confrérie en son honneur, obtient le changement radical de ses paroissiens. Pour insigne de cette Confrérie, il choisit la Médaille miraculeuse, justement parce qu'elle présente à notre vénération le Cœur de Marie transpercé d'un glaive. Et on n'ignore pas le magnifique résultat, qui dure toujours et se prolonge : plus de 20.000 confréries agrégées aujourd'hui à l'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires, et des milliers de pèlerins visitant chaque jour l'église autrefois déserte.

D'autres mouvements, moins connus, de dévotion au Cœur de Marie, partis de la Médaille miraculeuse, avaient précédé et suivraient celui de N.-D. des Victoires.

1° Ainsi dès 1835, à la lecture d'une *Notice sur la Médaille Miraculeuse,* deux missionnaires de l'Inde conçurent l'idée d'une petite union de prières pour les païens de ces terres lointaines et pour leurs missionnaires. Cette association spirituelle, établie le 2 février 1836, devenait bientôt une Confrérie du Très Saint Cœur de Marie, antérieure à celle de N.-D. des Victoires dont ces missionnaires

[1] Voir en particulier : E. Crapez, *Le Message du Cœur de Marie à Sainte Catherine Labouré,* dont le seul titre est déjà significatif.

n'eurent connaissance qu'en 1839, trois ans après son érection à Paris.

2° Ce n'est pas seulement au temps du premier enthousiasme et de la première ferveur suscitée par les prodiges de la Médaille miraculeuse, que l'on voit naître ces élans vers le Cœur immaculé de Marie. En 1879, pour fêter le premier Jubilé, le 25e anniversaire de la proclamation de l'Immaculée Conception, le P. Devron, S. J., lançait de Paray-le-Monial une croisade avec cette consigne : la Médaille miraculeuse sur la poitrine de tous les catholiques. Et le zélé religieux expliquait ainsi ses intentions : la médaille porte, au revers, les deux Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, le premier couronné d'épines, le second percé d'un glaive. Ce sont des symboles que tout le monde comprend. Le Cœur de Jésus nous sauvera, mais c'est par le Cœur immaculé de Marie que nous devons aller au Cœur de Jésus.

3° Quelque vingt ans plus tard, en 1900, à Toulouse, un autre Jésuite, le P. Deschamps, lançait une nouvelle croisade mariale, en faveur d'une consécration et d'une supplique. Constatant que la Médaille miraculeuse et les autres faveurs de la Sainte Vierge n'avaient pas encore produit tous les résultats attendus, il déclarait que nous avions besoin de nous consacrer au Cœur doublement maternel de Marie. Et la supplique adressée au Souverain Pontife demandait entre autres et d'abord : « notre propre consécration, celle de nos familles, des sociétés civiles et religieuses auxquelles nous appartenons et même celle de tout le genre humain au Cœur immaculé de Marie. »

Tous ceux-là avaient bien regardé la Médaille miraculeuse sur ses deux faces. Elle était pour eux, non seulement une préparation providentielle à croire à l'Immaculée Conception, elle était encore une invitation de Marie à la dévotion de son Cœur immaculé.

* *

Ainsi, la dévotion au Cœur immaculé de Marie, tant recommandée par N.-D. de Fatima, n'est pas chose nouvelle, mais évolution de la piété de toujours envers Notre-Dame. Je me souviens du titre d'un article d'un de nos écrivains catholiques, il y a quelques années : « *De Paris à Fatima* ». Oui de Paris, de la manifestation de la Médaille miraculeuse, à Fatima, à la recommandation par la Vierge à la dévotion à son Cœur, il y a corrélation, progression vers l'épanouissement d'une dévotion qu'avait déjà prêchée, dès le XVIIe siècle, S. Jean Eudes, avant même la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Ensuite nous pouvons mieux comprendre les raisons solides de cette dévotion au Cœur immaculé de Marie. Ste Catherine Labouré réfléchissant plus tard sur la signification du revers de la médaille et se demandant s'il fallait mettre autre chose encore que ce qu'elle avait vu, une voix intérieure lui dit : « l'M et les deux Cœurs en disent assez. » Ils disent assez : que Marie à été associée à l'œuvre de notre salut, et que notre salut par Jésus et Marie est l'œuvre de leurs Cœurs, une œuvre d'amour.

Que notre chère Médaille miraculeuse nous donne donc le goût et le sens de cette dévotion au Cœur immaculé de Marie, que N.-D. et le Pape veulent voir s'établir dans les âmes. Aimons de redire notre consécration à ce Cœur immaculé ; aimons de marquer sa fête par quelque acte de piété, spécialement par la sainte Communion ; aimons recourir, pour nous et pour le monde, aux bontés maternelles de son Cœur en faveur des hommes rachetés au prix du sang de son Jésus. Que notre dévotion à Marie soit de plus en plus la dévotion à son Cœur immaculé, comme notre dévotion à son Fils est la dévotion au Sacré-Cœur.

JOURNEE DU SECOURS CATHOLIQUE *

LA VRAIE CHARITÉ

Mes frères,

Aujourd'hui, tous les diocèses de France organisent une journée du Secours Catholique. Je crois vous entendre : « Encore une quête. Encore des tire-lires tendues !... » Sans doute, on sollicitera votre obole, mais bien plus encore votre cœur, un cœur de chrétien, c.-à-d. un cœur gonflé de charité. Une telle journée est par excellence la grande journée de la Charité. Aussi, importe-t-il que vous sentiez à quel point ce secours catholique engage *la vraie charité.*

Laissez-moi donc vous présenter *le vrai visage de la Charité,* avec, en contrepartie *ses caricatures.* Alors vous comprendrez *le rôle irremplaçable,* que joue dans la chrétienté, *le Secours Catholique.*

I. — *Le vrai visage de la charité*

Le catéchisme vous apprend que la charité n'est pas simplement le bon mouvement d'un cœur compatissant. A ce titre, ellle serait déjà une des merveilles de ce monde, l'émanation de ce que Dieu a mis de meilleur dans le cœur de l'homme. Mais elle est bien plus : une vertu surnaturelle infusée par le Saint-Esprit lui-même dans l'âme du baptisé. Elle est donc « une prise sur le divin, une participation de la vie du Seigneur », comme la Foi et comme l'Espérance, avec cette différence que, au ciel, ces deux vertus s'éclipseront devant la Vision de Dieu et devant sa Possession, tandis que ce divin amour est dès ici-bas ce qu'il sera là-haut ; il est le même dans l'âme du visiteur des prisons et dans celle de l'élu.

* Un retard, bien involontaire et dont nous prions nos lecteurs de nous excuser, fera que cette instruction leur parviendra bien trop tard. Nous la publions cependant, sans y rien changer, persuadés qu'elle garde sa valeur pour des circonstances analogues.

Voilà qui donne une idée de ses dimensions en quelque sorte infinies. Rien n'est plus *haut* puisqu'elle a sa source en Dieu. Rien n'est plus *large,* puisqu'elle a les dimensions mêmes du Cœur de Jésus, ouvert à tous les hommes, sensible à toutes les souffrances, accessible à tous les besoins. Rien, enfin, n'est plus *profond* puisqu'elle est, non un sentiment de surface, qui se contenterait d'un geste tout extérieur, mais le jaillissement d'un cœur habité, animé par ce Dieu, qui est inépuisable amour. Pourtant, rien n'est plus *strict.* Car ses mouvements ne sont pas laissés au bon plaisir du chrétien. Ils sont prescrits par Dieu, qui en fait le « commandement nouveau », celui dont l'observance caractérise essentiellement le chrétien et dont le mépris voue à la damnation. Car si vous ne faites point place au sans-logis dans votre appartement trop grand pour vous seul, ou à l'indigent dans votre cœur, durci ou rétréci par l'égoïsme, le Christ-juge vous déclarera : « Et moi, je n'ai pas de place pour toi dans mon Paradis ».

Ses dimensions déterminent *son rôle.* D'abord *dans votre vie personnelle,* car, comme l'observe Pie XII, la voie de la charité est la voie même de la sainteté. Nous pouvons ajouter en conséquence qu'elle est le chemin du bonheur ; (« Venez, les bénis de mon Père... ») Car elle seule peut exorciser cette *malédiction* que peut comporter *la richesse* (« *Væ vobis divitibus* »). Ce qui nous conduit à considérer *son rôle dans le monde.*

Dans l'univers de la chute, racheté par le Christ qui se fait pauvre, le riche est un relais de la Providence, chargé impérieusement de distribuer au pauvre cette richesse qui lui est donnée, non pour en jouir, mais pour la répartir. « La religion pure, dit S. Jacques, n'est autre chose que d'avoir soin des veuves et des orphelins et de se préserver des souillures de ce siècle... ». C'est ainsi qu'elle est l'incomparable initiatrice des modernes institutions sociales qui travaillent à la cité harmonieuse.

Enfin, c'est la charité qui est l'âme même de ce Corps du Christ, qu'est la grande Eglise catholique et que sont nos paroisses, églises en raccourci. Chaque cité, enseigne S. Ignace d'Antioche, forme une Eglise, étant le rassemblement par Dieu et en Dieu d'un peuple nouveau, unifié et animé par l'Amour à ce point que le nom même de Charité désigne, dans les épîtres de l'évêque d'Antioche (vers 110), la paroisse même. « A la *Charité* des Smyrniotes, des Romains,... » écrit-il pour désigner les destinataires de ses lettres. Aussi, n'a-t-il rien le plus à cœur que de recommander à ces communautés de regarder le prochain, non selon des vues humaines mais selon une charité inspirée par l'Esprit-Saint. C'est pourquoi un grand penseur de notre temps pouvait-il déclarer : « La Constitution de l'Eglise *n'est autre chose que l'amour incarné* » [1].

[1] Mœhler, *L'Unité de l'Eglise.*

II. — *Les caricatures de la charité*

Le splendide idéal ! S'il s'incarnait dans nos paroisses et dans le monde, comme il serait aisé de régler les conflits qui opposent familles, partis, nations, dans un esprit de concorde et de paix !

Hélas, nous en sommes bien éloignés ! Notre conception et notre pratique de la charité lui font un visage si caricatural que les incroyants n'y reconnaissent plus, par notre faute, une incarnation du divin et affectent de n'y voir qu'une pitié avilissante pour la dignité humaine.

Oui, par notre faute. Car nous sommes des *retardataires* et des *paresseux.*

Nous en sommes encore aux formes de la charité qui valaient pour la primitive Eglise avec l'admirable et si bienfaisante institution des diacres, ou pour le Moyen Age, avec ses moines, grands défricheurs du sol, les seuls organisateurs de l'assistance (hôpitaux, etc.). En ces temps-là, on ignorait les « prolétaires », le machinisme et la spéculation capitaliste n'avaient pas encore multiplié leurs victimes. Il suffisait donc de subvenir aux misères individuelles, et la justice sociale n'avait pas encore élevé ses exigences.

Mais les temps ont changé. Et pour soulager la misère, nous en sommes encore à compter sur les Filles de la Charité ou sur la Conférence de Saint Vincent de Paul. A moins que nous ne nous reposions sur l'Assistance publique, mol oreiller pour notre inquiétude, ou sur cette Sécurité Sociale, qui nous semble bien coûteuse, parce qu'elle fait peser sur nous des « charges sociales », que nous subissons à contre-cœur.

Nous oublions que, si la prise en charge par l'Etat de l'Assistance et de la Sécurité Sociale constitue bien un indéniable progrès, elle ne nous dispense pas d'agir comme chrétiens. Car l'Eglise, en passant la main au pouvoir séculier en ce domaine, ne prétend pas pour autant renoncer à une indispensable présence, exercée par ses fils.

D'abord, toute cette organisation légale manquerait d'âme si nous ne lui infusions pas notre charité, l'authentique charité qui découle du Cœur du Christ et qui est, observe Pie XII, « la source jaillissante de la Justice sociale » [2].

Ensuite, il s'en faut que les actuelles institutions d'Assistance et de Sécurité suffisent à régler tous les problèmes ouverts par le désordre capitaliste. Assurer les travailleurs contre tout risque, déterminer un salaire vital, c'est mieux que rien. Mais c'est, comme disent les médecins, une « médication symptomatique ». Il faut aller à la source même du mal. Vous avez la migraine ? soignez le foie. Le travailleur souffre ? Ce n'est pas d'une simple insuffisance de salaire. C'est d'un désordre grave qui s'est introduit dans la répar-

[2] Lettre de Mgr Montini au Président de la Semaine Sociale canadienne.